

Du Canadien.
EXTRAIT DU JOURNAL DE M. BOLDUC,
PRÊTRE, MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE,
Adressé à M. C.... T....

SUITE.

Suivant le plan de voyage tracé avant le départ, nous ne devions être ici que quatre jours seulement. Nous devions poursuivre ensuite le voyage, de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à *Sitka*; mais le petit navire porteur des provisions retardait beaucoup, et d'après toute apparence n'était pas sur le point d'arriver. Ce retard était pour moi bien peu satisfaisant. Je me voyais dans l'impossibilité d'instruire les sauvages, et d'ailleurs je croyais que le voyage serait plus long qu'on ne l'aurait d'abord prévu: moi qui n'avais pas de temps à perdre, puisque, suivant l'instruction de M. le grand-vicaire, je devais faire partie d'une mission permanente, qui devait être établie sur l'île Vancouver, ou Whidbey. Ces raisons m'engagèrent à ne pas poursuivre plus loin. J'achetai donc un grand canot de guerre, de 42 pieds de long sur environ 3 pieds de large vers le milieu, tout d'un seul tronc de cèdre. La pince de devant a 6 pieds de haut.

On est étonné de voir que ces sauvages, n'ayant aucun outil, si ce n'est quelques couteaux et quelques haches, fissent des ouvrages aussi parfaits; car les meilleurs ouvriers parmi les blancs ne sauraient mieux travailler. Pour creuser ces canots, ils ont recours au feu, qu'ils allument avec soin tout le long du canot, ayant l'œil à ce qu'il ne s'étende pas de manière à brûler les côtés, mais qu'il descende jusqu'au fond. Quand le feu l'a bien creusé, ils en polissent le dedans avec de petites herminettes qu'ils se fabriquent avec des ressorts de pièges à castor, les peignent avec du vermillon, ou avec une espèce de terre rouge, qui, bien pulvérisée et mêlée avec de l'huile de poisson, imite assez bien l'ocre. Cette terre se trouve en plusieurs endroits de la baie de Puget. Un canot de la grandeur du mien peut porter jusqu'à 35 personnes: on peut s'en procurer chez plusieurs nations pour 4 petites couvertes blanches; c'est-à-dire pour la modique somme de sept piastres et demie. Je suis certain qu'un semblable travail ne se paierait pas moins de £10 en Canada. Ces canots sont d'une extrême agilité.

Mon départ de Vancouver fut fixé au 24 mars. J'engageai, pour me conduire à l'île de Whidbey, qui est au sud de la précédente, le chef de la nation *Tsamias* ou *Tsamish*. (Tu n'es pas capable de prononcer ce mot, et je n'ai point de lettres pour l'indiquer autrement). Je lui donnai une couverture à condition qu'il me donnerait 10 hommes d'équipage; ce qu'il fit. Je laissai donc le steamboat, au jour marqué. La mer était calme, et le temps couvert par une brume très dense: par précaution j'avais à mon bord un compas, sans lequel je me serais indubitablement écarté, ayant une traverse de 27 milles à faire.

Ce premier jour, nous atteignîmes une petite île, qui se trouve entre l'île Vancouver et la terre-ferme, et dont j'ignore le nom. Nous y passâmes la nuit. Mes sauvages, qui avaient tué un gros loup-marin, d'un coup de fusil, firent le soir grande fricassée. Ils mangèrent une grande partie de la nuit. Tu aurais peine à croire la quantité de chose qu'un sauvage peut consommer dans un seul repas. Mais s'il sait si bien manger, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite, sans en éprouver beaucoup de dommage.

Le 25, jour de l'Annonciation, il faisait une forte brise de nord-ouest, et les sauvages, avant de se mettre en mer, montèrent sur un immense rocher pour découvrir de là si la mer était bien grosse au milieu du détroit. Ils furent longtemps indécis; les uns avaient peur, d'autres disaient qu'il n'y aurait pas de danger avec une voile; ceux-ci l'emportèrent. On apprêta un mât, et une couverture servit de voile. Vraiment un vaisseau de ligne n'aurait pas été plus vite, peut-être aussi n'aurait-il pas pris tant d'eau que nous. Plusieurs fois les sauvages eurent peur; pour moi, sans être trop rassuré, j'affectais une grande hardiesse: il n'y avait plus à reculer, et si j'eusse fait voir le danger, les sauvages auraient perdu tout espoir de salut, et bientôt nous aurions tous été voir le fond du détroit. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'île Whidbey. Un grand nombre de sauvages *Klalams* et *Skadjats* vinrent me recevoir sur le bord de la mer. Je connaissais déjà de réputation *Netlam*, le chef des *Skadjats* (1), et je m'en informai: on me dit que depuis deux jours il était parti pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. Cependant on me présenta ses deux garçons. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit: "Mon père, *Netlam*, n'est pas ici, il est allé pour te voir à *Camosom* (nom de la pointe sud de l'île Vancouver): cependant

(1) M. le grand-vicaire Blanchet avait visité ces sauvages pour la première fois en mai 1840. (Voir le n. 4 des Rapports, pages 48 et suivantes).

"quand il va apprendre que tu es ici, il va venir à la course. Il va être bien content si tu restes ici; car il est fatigué de dire la messe et de parler à ses gens." Je ne savais trop que penser de cette messe. Ce *Netlam* est un original de première volée, qui déjà s'était mis en devoir de confesser les sauvages et surtout de se faire payer; s'il se fût imaginé d'imiter les cérémonies de la messe, il l'aurait certainement fait. Plus tard, j'ai su que la messe qu'il disait consistait à expliquer aux sauvages de sa tribu l'échelle chronologico-historique de la religion, à faire force signes de croix, et à chanter quelques cantiques et le *Kyrie eleison* des messes de seconde classe, que M. Blanchet leur avait enseignés en 1840 (2). Il est dit dans le Rapport numéro 4, page 55, que M. Blanchet avait en ce lieu planté une grande croix, lors de sa visite. Or ce fut près de cette croix que je campai (3). Le camp principal des *Skadjats* est à environ trois milles de cette croix. Beaucoup de ces sauvages, qui vinrent le soir pour me rendre visite, ne retournèrent point chez eux ce jour-là, et plus de 150 personnes couchèrent auprès de ma tente. Quelques années auparavant je n'aurais pas campé avec autant de sécurité au milieu de cette peuplade. Il suffit de dire qu'il y avait grand danger même à passer en canot au milieu de la baie. Près de mon campement couchèrent deux chefs *Klalams* qui dans ce même lieu avaient, il y a quelques années, égorgé un commis de l'honorable Compagnie, ainsi que quatre Canadiens qui l'accompagnaient pour la traite des pelletteries. Ces cinq personnes eurent le cou coupé pendant leur sommeil, et servirent de nourriture à leurs féroces assassins. Ce souvenir avait quelque chose de terrible pour moi. Cependant j'admirais la puissance de l'évangile qui, de ces cœurs de tigres, avait fait des hommes pleins de douceur, et mon âme alors s'élevait vers le ciel et adressait les vœux les plus ardents pour le salut de ces pauvres infidèles!...

Le 26 se trouvant un dimanche, je fis une instruction au pied de la croix, ne pouvant dire la sainte messe, ni dans ma tente, parce qu'elle était trop petite, ni en plein air, parce qu'il ventait fort. Plus de 1000 personnes assistèrent à cette instruction. Plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix, tel que je n'en ai guères entendu. A propos de voix, je te dirai en passant que presque tous les sauvages chantent. Les hommes ont rarement de belles voix, les femmes et les enfants ont communément de jolies voix.

L'instruction de ce jour-là ne fut pas bien longue, je voulais profiter de leur rassemblement pour baptiser les enfants: ce que les parents m'avaient déjà prié de faire. Je me transportai à leur camp, accompagné de la foule qui était venue écouter la parole de Dieu. Je fis aussitôt disposer les enfants, comme je l'avais fait le dimanche précédent à l'île Vancouver, excepté que cette fois la cérémonie se passa au milieu d'une petite prairie environnée de toutes parts par de longs sapins. Il était bien avant midi quand je commençai la cérémonie, et le soleil était près de se coucher quand je terminai. J'avais administré le baptême à 150 enfants. Je t'assure, mon ami, que j'étais fatigué au point de ne pouvoir lever les bras qu'avec peine. Pendant tout le jour, le ciel avait été sans nuages, et le soleil ardent; ce qui m'avait causé un violent mal de tête. Par-dessus tout, un bien mince déjeuner, que j'avais pris de grand matin, fut obligé de me soutenir jusqu'à la nuit noire. Avais-je lieu de me chagriner? Oh! que je me croirais heureux si tous mes jours pouvaient être aussi pleins pour le ciel que celui-ci! Un jour, je l'espère, je reverrai près du trône de mon Sauveur ces âmes que je viens de régénérer dans les eaux du saint baptême, et alors j'aurai reçu au centuple la récompense de mes faibles efforts.

Le lendemain, le chef me dit qu'il ne convenait pas que je fusse logé dans une maison de toile: "c'est pourquoi, me dit-il, demain tu me diras où tu veux que nous te construisions une maison, et de quelle grandeur, et en peu de temps le bois sera sur la place, et tu verras que ma parole est puissante quand je parle à mes gens."

Voyant la bonne volonté de ce chef, j'indiquai un lieu sur une petite éminence, et aussitôt je vis arriver plus de 200 hommes: quelques-uns avaient des haches et devaient couper le bois: d'autres devaient l'apporter sur leurs épaules. En peu de temps la place fut couverte de bois, et quatre des plus habiles se mirent à lever la bâtisse. J'ai remarqué dans ces sauvages beaucoup plus d'adresse que dans ceux qui habitent les environs du fort Vancouver, du Wallamette et du Cawlitz.

Après deux jours de travail de la part de ces bons sauvages, je

(2) Le soir même, *Netlam* arriva. Il s'était perdu le jour précédent, car il y avait beaucoup de brume, et le même sort me serait sans doute arrivé, si je n'eusse pas eu un bon compas.

(3) Le dernier commodore américain qui a visité cette île, lui a donné le nom d'*Île de la Croix* (*Cross Island*), nom qui, probablement, remplaça celui de Whidbey sur les cartes américaines.